

## **Marcel Faureuve, mis à pied, s'adonne à la peinture**

Marcel Faureuve était un homme de petite taille, la soixantaine, qui avait l'habitude de se vêtir d'un sarrau bleu foncé qui mettait en valeur sa belle barbe poivre et sel ; et l'on avait l'impression, quand on le croisait, qu'on allait bientôt serrer la main illustre de Claude Monet. C'est qu'il disait : « Moi aussi, je suis peintre ! ». Toutefois, il ne se penchait pas sur les plantes lacustres de la mare du fond de son jardin, non, il contemplait le ciel de la nuit, maudissant l'éclairage public qui altère la vision de la voûte céleste et, lissant sa barbe de la main gauche, il prétendait qu'il s'agit là d'une véritable nuisance, un crime écologique contre la beauté nocturne, une atteinte à la vie des oiseaux et de la planète...

Un vendredi soir, revenant du bureau, Marcel Faureuve dit à sa femme Géraldine qu'il avait une chose importante à lui annoncer : il pourrait enfin se remettre à la peinture, on n'avait plus besoin de lui à la société de communication Babilas.

– Babilas, dit Géraldine, il n'a plus besoin de toi ? Mais il te portait aux nues !

– C'était vrai... il y a trois ans...

– C'est les photos que tu faisais Marcel, je me souviens... il y en a une qui lui plaisait particulièrement. Une photo argentique, en noir et blanc.

– Un arbre la tête en bas, les racines lancées vers le ciel comme une chevelure véhémence. Un employé lui a demandé s'il ne fallait pas redresser l'image qui lui semblait cul par-dessus tête, Babilas s'échauffe : « Vous ne pouvez donc voir les choses autrement... vous regardez tout selon la force de l'habitude, ce n'est pas ainsi que vous deviendrez créatif ! Dans la nature, les arbres, ils ont autant de racines secrètes que de branches dans le ciel. Les branches, ce sont des racines célestes ; les racines, des branches souterraines. Voilà ce que nous apprend cette photographie géniale. Il faut toujours surprendre, renverser la donne. C'est ça que nous devons faire si notre agence de communication veut garder des rapports étroits avec l'art ! »

– Et l'employé est retourné à son travail, penaud, comme d'habitude, devant l'autorité du directeur !

– Il se demandait ce qu'il allait manger à midi et s'il ne fallait pas suivre la recommandation de Babilas : inverser l'ordre des choses et commencer son repas par le dessert !

– Pas mal comme réaction... mais il faut reconnaître que la photo de l'arbre avec ses racines en l'air était très belle... je ne sais pas où tu avais été chercher ça...

– Oh, tu sais... Babilas, ce qu'il aime, ce sont les produits dérivés.

– Les produits dérivés ?

– Oui, les images que l'on multiplie autour d'une œuvre. Il est de ceux qui accommodent la peinture de Van Gogh à toutes les sauces. Il ne voit rien de gênant à imprimer *Les Narcisses* sur des emballages de savonnettes, ou *Le Pont d'Arles* sur des ticheurtes... des sacs à main... il en ferait des porte-clés... En ce domaine, Monsieur n'accepte pas la moindre contrariété. Il se fâche. Et quand il est fâché, on l'entend ! Avec sa bouche en cul de poule, il prétend que les artistes sont des sortes de prophètes qui nous dessillent les yeux, qu'ils nous ouvrent les portes de l'imaginaire, qu'ils nous font voir des choses nouvelles sans lesquelles l'esprit, engoncé dans la routine, se dessèche... Géraldine...

– Quoi Marcel ?

– C'est fini.

– Quoi fini ?

– Je n'irai pas au travail demain. Babilas ne connaît plus l'auteur de la photo géniale. J'ai reçu mon C4. C'est le plus étrange produit dérivé que l'agence Babilas ait jamais pu imaginer !

– Ton céquat ?

– Oui, le formulaire qui m'envoie au chômage. J'attendrai ma retraite pendant cinq ans. Je vais enfin revenir à ma passion première : la peinture !

– Marcel, vas-tu me raconter ce qui s'est passé ? Tu as travaillé pendant plus de trente ans pour la société Babilas et maintenant tu as l'air de dire

que ce n'est rien, et que tu ne chercheras plus à décrocher un autre emploi.

– C'est à cause d'une installation... Babilas n'a pas supporté ma réaction.

– Une installation ?

– Pour fêter les trente ans de la boîte, Monsieur Babilas a invité tout le personnel dans le grand hall de la Société. Il voulait inaugurer sa nouvelle acquisition. Il annonçait une œuvre d'art remarquable.

– Qu'est-ce que c'était ?

– Des pavés comme il y en avait sur les routes avant qu'on ne les couvre d'asphalte. Des pavés en porphyre ! comme soulignait Babilas. L'artiste a installé la chose avec le plus grand soin. Considérant l'espace du hall, il a posé chaque bloc à sa juste place en tenant compte de ses rapports avec les autres blocs, en déterminant la juste distance entre son installation, la porte d'entrée en verre, le comptoir d'accueil et l'escalier qui conduit à l'espace de travail. « J'espère, a souligné Monsieur Babilas, que cette œuvre d'art, dans laquelle rien n'est laissé au hasard, apportera à chacun un revif d'imagination et de créativité. Une telle installation provoque la connexion de neurones éloignés dans leur fonctionnement. Ça se met à tricoter là-dedans, dit-il en pointant son index sur le dessus de son crâne. Si l'un de vous n'est pas titillé par la question du sens, il n'est pas à sa place dans cette maison.

Nous avons affaire, comme disait Umberto Eco, à *une œuvre ouverte*. Rien n'est donné à l'avance... elle s'adresse à notre liberté, à notre capacité de produire une interprétation. » Il a ajouté que cette installation n'était pas un simple tas de pierres. Il y voyait une évocation de l'activité des carrières wallonnes. Il devenait lyrique : « La roche est le squelette du monde. C'est un fragment pétrifié de l'histoire de la terre. » Il faisait l'éloge de la géologie et de la longue durée : « Ces pierres peuvent construire nos maisons, nos routes, nos tombeaux. Que sommes-nous face à leur intemporalité ? Des poussières, des instants aériens ! » Il déclarait enfin que ces parallélépipèdes de porphyre comportent une leçon de philosophie que des hommes voués à la communication se doivent de méditer tous les jours en passant dans l'entrée du bâtiment.

– Et tout le monde écoutait... comme d'habitude...

– Les employés tournaient autour de ce tas de pavés en croquant des tiges de carottes crues, un verre de champagne à la main. Ils grignotaient des copeaux salés. Les femmes avaient, pour la circonstance, troqué le *jean* déchiré pour la robe dont le col souvent dégageait des épaules coqueté-leuses. L'une d'elles, Monique, que tout le monde appelle Momô, heurte du pied droit un pavé détaché de l'ensemble... elle perd son équilibre, laisse tomber son verre de champagne sur l'œuvre d'art... troublée, elle rit et se retrouve dans les bras

de Monsieur Babilas qui vient de terminer sa péroraison. Le patron voit rouge : le rouge des lèvres de la demoiselle, le rouge des escarpins qui ont trébuché sur le travail artistique. Il lui demande ce qui la rend si joyeuse et la jeune femme, confuse, se redressant et chassant les plis de sa robe d'un revers de main, comprend que le code d'un formulaire de mise à pied vient de traverser l'esprit de l'administrateur délégué. Mais comment se séparer de Momô ? Le formulaire en question, Babilas a préféré me l'adresser.

– Mais c'est injuste !

– Tu sais, je suis près de la pension. Je coûte trop cher et je n'ai pas très bien assimilé la transition numérique.

– La transition numérique ?

– Oui, je ne suis pas un foudre de guerre... l'ordi, comme ils disent, le portable, la tablette, les applis... toute cette technologie me dépasse. À vrai dire, je n'ai plus la vitesse, plus le courage d'apprendre des choses qui seront dépassées demain. Babilas a compris cela. Il m'a demandé si je ne voulais pas quitter la boîte. Il me ferait de bonnes conditions de départ. J'ai accepté. Mais je n'ai pas fini mon histoire.

– Tu peux tout me raconter... je connais déjà la fin...

– Vendredi dernier, fin d'après-midi. Trois ouvriers terrassiers qui faisaient des aménagements

dans la cour se mettent à nettoyer le chantier. Ils rangent leurs outils et avisent dans le hall du bâtiment principal un tas de pavés. Un étourdi l'a sans doute oublié. Ils s'emparent des cailloux et hop j'te balance l'œuvre d'art dans la benne. Les blocs roulent dans le conteneur métallique avec un bruit du diable. Alerté par ce fracas, Babilas survient. Échevelé, il porte la main au cœur. Devant les trois ouvriers qui le regardent bouche bée, il s'empresse d'arrêter le désastre et de faire entendre que ce tas de pavés est bien différent des tas de sable et des tas de pierres qu'ils font au cours de leurs travaux : c'est une œuvre d'art ! Il toise les ouvriers en réajustant sa cravate. Des gens qui ne connaissent rien à rien ! Des iconoclastes ! Et maintenant les dégâts... réparer les dégâts...

– Et les ouvriers, qu'est-ce qu'il disaient ?

– Il y avait un carreleur. « Alors, nous aussi on est des artistes, qu'il a dit. Drôles d'artistes payés à la p'tit' semaine. J'me d'mande combien il a touché le joyeux drille qui a fait c'tas d'pierres. Ptête bin mon salaire d'un an ou plus ! » Là-dessus, il crache dans ses mains, empoigne sa pelle et jure qu'il faudrait leur en jeter un bon tas de sable dans leurs bureaux, question de dire que si chantier et galerie d'art c'est pareil, on devrait ajuster les salaires ! Son camarade rigolait : « Je vais tout raconter à ma femme ce soir... on va bien s'amuser. Je l'entends déjà me répondre : Mais Jules, pourquoi t'en fais pas autant ? Des pavés, t'en as

des tas... tu pourrais les livrer d'une entreprise à l'autre. On deviendrait riches. Les centimes d'euro, on ne devrait plus les compter ! C'est quand même malheureux de vivre avec un type qui ne se fait même pas à l'idée qu'il pourrait être un artiste. Tu te rends compte ? un artiste ! Tu n'as jamais pensé à ça toi ? bougre de terrassier ! Mais non, la pelle, la pioche en main... comment vous dites ? l'excatrice... terrassier... tu seras toujours un terrassier. Myope mon pauvre Jules, tu es myope, incapable de regarder autour de toi les choses... celles qui peuvent devenir des œuvres d'art. Incapable, t'es incapable d'imaginer un tas de lingots dans un tas de pierres... t'es buté, tu ne vois que des cailloux ! Tu vis à côté de la fortune et tu ne le sais pas. »

– On voit parfois les épouses prendre le parti du patron, dit Géraldine, je ne ferai pas la même chose, mon pauvre Marcel, tu feras ta peinture et, malheureusement, je devrai peut-être augmenter mes prestations à la Centrale de Repassage.

– Le troisième ouvrier était perplexe. Descendu dans la benne pour récupérer les pavés, il les rapportait un à un, comme un enfant puni, dans le hall de la société. Il avait le sentiment d'avoir commis un impair. Il fallait réparer. Il disait modestement : « Je ne comprends rien, mais monsieur Babilas me paie à la fin du mois. Il semble tenir à ces pavés comme à la prune de ses yeux... je les remets en place... » Le patron a téléphoné en hâte à l'artiste : « Oui, votre travail... ils ont failli tout démanteler.

Suis arrivé juste à temps pour éviter la catastrophe, mais il y a quelques altérations qu'il faudrait corriger. » Les parallélépipèdes remis à leur juste place, la place qui leur confère le statut d'œuvre d'art, l'installateur présenta la facture de son intervention à Monsieur Babilas. La jugeant à hauteur de l'estime qu'il a pour l'art contemporain, le mécène signe un chèque d'un air dégagé en songeant qu'il serait temps de donner leur congé à certains membres du personnel qui, décidément, ne comprendront jamais rien à l'art minimaliste, à l'art conceptuel, à l'art si remarquable de l'installation.

– Ces trois ouvriers se sont faits remarquer, dit Géraldine avec amertume, mais toi... tu termines de façon remarquable ! Que vas-tu faire ? Rester toute la journée à la maison ? Tu vas peut-être m'aider un peu pour le ménage. Tu cuisines plutôt bien. Je te confie le repas du soir, d'accord ? Ainsi, quand je rentrerai de la Centrale de Repassage, je n'aurai plus qu'à me mettre à table.

Marcel Faureuve n'était pas fâché de s'en tirer à si bon compte. Il a promis de se remettre à cultiver le potager ; on mangerait moins de viande ; on cuirait des falafels ; le mot d'ordre serait la frugalité.

– D'accord, dit Faureuve, mais dès la nuit tombée, j'irai à la tabatière du grenier... mon affaire, désormais, c'est la peinture nocturne. J'y vois un amas de merveilles.

Géraldine était perplexe : à la faveur de cette retraite anticipée, le diable de la peinture s'emparait à nouveau de son mari.